

Études littéraires africaines

« Infuser des avenirs désirables » : entretien avec Michael Roch à propos de *Tè Mawon*

Ninon Chavoz and Anthony Mangeon



Number 54, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1098503ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1098503ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chavoz, N. & Mangeon, A. (2022). « Infuser des avenirs désirables » : entretien avec Michael Roch à propos de *Tè Mawon*. *Études littéraires africaines*, (54), 169–173. <https://doi.org/10.7202/1098503ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

« INFUSER DES AVENIRS DÉSIRABLES » :
ENTRETIEN AVEC MICHAEL ROCH À PROPOS DE TÈ MAWON

Publié en mars 2022 aux éditions La Volte, *Tè Mawon* de Michael Roch se présente comme une utopie caribéenne marquée par de nombreux héritages littéraires¹. Représentant d'une science-fiction francophone qui demeure pour l'instant plus timide que ses pendants anglophones, Michael Roch a répondu depuis la Martinique aux questions formulées dans le présent entretien.

Ninon Chavoz et Anthony Mangeon : *Votre roman Tè Mawon porte la trace de lectures théoriques : on y recherche le Tout-Monde, sans plus savoir exactement s'il s'agit d'un livre, d'un mythe ou d'un lieu, on y invoque la description de la « société des éblouissements » par Joseph Tonda²... Pourtant, ce n'est pas ce qu'on appelle un « roman à thèse » qui diffuserait un message univoque, ou se bornerait à mettre en application une théorie. Comment décririez-vous la façon dont les essais critiques nourrissent chez vous l'imagination fictionnelle ?*

Michael Roch : Les essais critiques agissent sur mes productions de la même manière que d'autres types d'influences, qu'elles soient littéraires et fictionnelles, cinématographiques, photographiques, vidéoludiques ou bien même musicales. Toutes ces influences agissent sur moi à la fois comme des éclats et des brèches de/dans ma construction en tant qu'individu. Elles remettent du désordre là où se sont stratifiées des certitudes et me remettent, entier, en branle dans le mouvement du monde. Tout ce qui, du monde qui m'entoure, m'abreuve, j'essaie ensuite de le mettre en scène dans mes textes.

N.C. & A.M. : *Votre roman est publié chez un éditeur bien particulier, La Volte, que les lecteurs de science-fiction connaissent entre autres pour y avoir découvert les romans d'Alain Damasio. Tè Mawon pourrait à certains égards se rapprocher de La Horde du contrevent ou plus encore des Furtifs, tant par ses thématiques dystopiques que par ses modes de narration³. Les romans d'Alain Damasio ont-ils constitué pour vous une source d'inspiration ? Quels ont été vos autres modèles ? Certains*

¹ ROCH (Michael), *Tè Mawon*. Clamart : La Volte, 2022, 214 p. Pour un compte rendu du roman, voir les p. 142-143 du présent numéro.

² TONDA (Joseph), *L'Impérialisme postcolonial : critique de la société des éblouissements*. Paris : Karthala, coll. Les Afriques, 2015, 264 p.

³ DAMASIO (Alain), *La Horde du contrevent*. Clamart : La Volte, 2004, 521 p. ; *Les Furtifs*. Clamart : La Volte, 2019, 687 p.

émanent-ils du continent africain ou de la science-fiction afro-américaine ?

M.R. : Oui, la *Horde du contrevent* fait partie de mes livres-références. Ce qui le relie à *Tè Mawon* est évidemment le travail de la langue des personnages, et puis le souffle subversif qui transpire de chacun d'entre eux : penser le monde différent. D'autres modèles m'ont permis d'asseoir mes visions, effectivement : Alfred Alexandre, auteur dramaturge martiniquais et son travail sur l'urbanité, notamment. Mes modèles se noient souvent dans des impressions diffuses, semi-conscientes, des réminiscences presque sensibles d'autres récits, d'autres films. C'est ma manière de me les réapproprier, aussi.

N.C. & A.M. : *Contrairement à Alain Damasio, vous choisissez de guider votre lecteur en explicitant systématiquement l'identité de vos différents narrateurs, qu'on pourrait aussi s'ingénier à reconnaître grâce à leurs idiosyncrasies linguistiques. Parmi eux, on trouve deux hommes et deux femmes, comme dans le roman Moxyland de Lauren Beukes⁴, où certains personnages s'expriment également dans une langue hybride, ou dans un anglais mâtiné d'afrikaans ou de zoulou. Votre roman comporte par ailleurs une forte dimension cyberpunk, avec la critique d'une société inégalitaire, dominée par des multinationales et régie par des systèmes de surveillance, dont certains sont intégrés au corps même des personnages. Diriez-vous qu'avec Tè Mawon, vous avez un peu voulu mettre en scène un autre Moxyland, dans les Caraïbes, ou cette référence n'en est-elle pas une pour vous ?*

M.R. : Je n'ai pas lu *Moxyland* ! Et la dimension cyberpunk de mon roman s'écarte de la critique d'une société inégalitaire en ceci que Lanvil n'a d'inégalitaire que l'apparence. C'est une vision occidentalocentrée du cyberpunk, un trope littéraire surexploité que nous apposons au récit, nous lectorat, justement parce que nous le connaissons déjà par cœur. Cette vision est aussi appuyée par les voix des personnages qui, racontant à la première personne, sont néanmoins biaisées par leurs émotions, leurs mensonges, leurs non-dits. Lanvil est une ville cyberpunk, oui, mais elle est surtout la ville de la Diversalité, où les corporations sont tenues de s'appliquer à la protection des populations sous réserve d'enquêtes et de pénalités, loin d'un technocratisme. La séparation entre le haut Lanvil et le bas Lanvil, elle, ne nous est décrite que par les yeux d'un terroriste en fuite, qui se cache au plus profond de la ville abandonnée, ou ceux d'une femme qui a en horreur l'urbanité : deux visions pas du tout fiables. On remarquera aussi que les personnages circulent très bien entre les deux parties de la ville.

N.C. & A.M. : *Tout en mettant en scène les prodiges de l'intelligence artificielle, l'ayi en créole, et du corps augmenté, votre roman se prête aussi*

⁴ BEUKES (Lauren), *Moxyland : roman*. Trad. de Laurent Philibert-Caillat. Paris : Presses de la Cité, 2014, 313 p.

pleinement à une lecture écopoétique : sans dévoiler la fin du récit, on peut dire qu'elle associe étroitement la préservation de la culture caribéenne à celle de sa nature : diriez-vous que l'écologie est devenue un enjeu incontournable de la science-fiction ?

M.R. : Je dirais même que l'écologie est devenue un enjeu incontournable de notre société, il est normal que la science-fiction s'en empare comme un thème prépondérant du genre. Penser l'écologie, et notre rapport à l'environnement, à partir du lieu caribéen, c'est aussi se placer dans une perspective décoloniale : ne pas imposer au reste du monde une vision occidentale de ce que devrait être l'écologie. C'est un bon point.

N.C. & A.M. : *Faites-vous partie des nombreux spectateurs qui ont été marqués par le film Black Panther de Ryan Coogler ? Quelle interprétation en faites-vous, le cas échéant ?*

M.R. : *Black Panther* avait l'esthétique du réempuissamment. Je ne dirais pas que j'ai été marqué, mais il s'agit tout de même d'un jalon et d'un point sur le compas afrofuturiste. Malheureusement, le film échoue à transmettre l'essence idéologique de l'afrofuturisme, à savoir la lutte pour la dignité de toutes les sociétés afrodescendantes : le Wakanda ne porte attention ni à ses voisins qui subissent les guerres civiles, ni aux problématiques issues de la Diaspora, que seul Killmonger⁵ souhaite réparer.

N.C. & A.M. : *Votre roman respire une profonde confiance en la littérature, que certains personnages rêvent de doter du pouvoir de « réparer le monde », pour reprendre le titre d'un essai d'Alexandre Gefen paru en 2017⁶. Ernesto Kossoré, par exemple, détourne une citation de Césaire en affirmant que « la poésie, c'est tout ce que les hommes ont imaginé pour façonner le monde, pour s'accommoder du monde et pour le rendre digne de l'homme » (p. 188). Croyez-vous que la littérature puisse changer le monde ou contribuer à créer « l'éthique de l'équilibre » (p. 129) que vos personnages appellent de leurs vœux ?*

M.R. : La Littérature a ce pouvoir d'infuser les idées neuves ou les avenir désirables dans les imaginaires du monde, dans les autres arts tout comme à travers les sciences et les esprits des personnes qui concrètement bâtissent le monde. Donc oui, elle contribue au bon équilibre de nos sociétés et il faut se permettre de l'investir de ces idéaux pour qu'ils puissent s'ancrer en chacun de nous.

N.C. & A.M. : *Tè Mawon se lit à la fois comme un captivant roman de science-fiction – un pageturner dirait-on en anglais – et comme un exer-*

⁵ Principal adversaire du roi T'Challa, à qui il dispute la couronne ainsi que le titre de « Panthère noire », Erik Killmonger, né sous le nom de N'Jadaka, a grandi à Oakland (Californie), nourrissant une forte rancune à l'égard du royaume africain du Wakanda, qu'il accuse d'avoir abandonné et assassiné son père.

⁶ GEFEN (Alexandre), *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Éditions José Corti, coll. Les essais, 2017, 391 p.

cice intellectuel raffiné, mobilisant des références érudites et précises : est-il difficile de concilier ainsi narration et réflexion ?

M.R. : C'est tout le challenge de la littérature, mais aussi, je pense, son évolution : plus d'hybridation, entre les genres et les contenus, pour créer des organismes narratifs, comme les appelle Patrick Chamoiseau, qui répondent à un imaginaire total et ne se cantonnent pas à une fonction précise.

N.C. & A.M. : *Certains de vos personnages, refusant les implants, se prévalent d'avoir maintenu un corps pur ; d'autres au contraire assument – avec plus ou moins de difficultés – leur hybridation : est-ce là une façon de poser à nouveaux frais la problématique raciale ?*

M.R. : Ce n'est pas une problématique raciale, mais bien une problématique transhumaniste, sous-tendue par la culture rasta caribéenne. À partir de quel moment notre corps n'est plus humain ? Ne peut-on pas étendre le spectre de notre humanité au-delà du tout-organique ? Au cœur de nos nouveaux rapports à la technologie, il s'agit de penser notre relation à ce qu'on pourrait nommer les techno-sapiens, nouvelle altérité avec laquelle il faudra composer, dans notre société en devenir.

N.C. & A.M. : *Au fil de la lecture, on découvre que plusieurs de vos personnages sont liés par une commune filiation, dont Aimé Césaire serait l'ascendant direct. Ce dernier avait lui-même découvert des traces de son ancêtre dans le « procès de Césaire » dont les minutes furent reproduites par la Revue des colonies en 1834, après que l'esclave eut été condamné à la peine capitale pour un crime dont il n'était pas coupable, selon les juges eux-mêmes⁷. Pourquoi ce choix d'une filiation fictive avec Césaire ? Est-ce une façon de rendre hommage à une figure tutélaire des lettres martiniquaises, ou un moyen d'inscrire vos personnages dans une généalogie rebelle ?*

M.R. : C'est un hommage, un peu caché, et un clin d'œil à celles et ceux qui auront la référence, puisque les personnages portent le nom de Sèzè, graphie créole du patronyme Césaire. En fin de compte, leur filiation reste une supposition, elle n'est jamais définitivement établie. C'est aussi une manière de dire que ce récit s'inscrit dans le prolongement de l'héritage littéraire martiniquais, d'Aimé Césaire à Édouard Glissant.

N.C. & A.M. : *Ralph Ellison voulait qu'on le lise « avec ses ancêtres, et non avec ses parents »⁸ : il entendait par là qu'il avait plus d'affinités littéraires avec des écrivains blancs américains comme Faulkner ou*

⁷ « Pourvoi de Césaire (de la Grand'Anse) », *Revue des colonies*, (Paris), n°4, octobre 1834, p. 24-25.

⁸ « *While one can do nothing about choosing one's relatives, one can, as artist, choose one's "ancestors". Wright was, in this sense, a "relative", Hemingway an "ancestor"* » – ELLISON (Ralph Waldo), « The World and the Jug » [1964], *The Collected Essays of Ralph Ellison*. New York : The Modern Library, 2003, xxix-860 p. ; p. 185.

Hemingway qu'avec d'autres écrivains afro-américains comme Langston Hughes ou Richard Wright. Diriez-vous la même chose vous concernant ?

M.R. : Aucunement. S'il fallait émettre un souhait, ce serait de me lire à partir de son lieu, à partir de sa propre individuation, et d'entrer en relation avec le texte, comme on entrerait en relation avec un autre individu. Faire appel à sa curiosité, sa soif de découverte, plutôt qu'à une lignée fournie de références.

N.C. & A.M. : *Si l'on explore d'une autre manière cette question des filiations, vous êtes l'un des rares auteurs français et afrodescendants à vous inscrire dans le courant de l'afrofuturisme, venu des États-Unis, que vous proposez d'adapter aux réalités caribéennes. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet ? Comment voyez-vous l'afrofuturisme, et son acclimatation aux Antilles ?*

M.R. : Il fallait un lieu, effectivement, pour s'intéresser à l'avenir des sociétés afrodescendantes francophones, lieu qui n'existait pas. Je pourrais ici citer Makan Fofana, et son Turfurisme, qui pense et se projette dans le futur des banlieues hexagonales⁹. Les Antilles ont ceci de particulier que leur héritage littéraire est déjà solide : par rebond, il nous faut imaginer un afrofuturisme en relation avec le mouvement du monde, avec toutes les cultures qui composent le lieu caribéen et par extension la mondialité. C'est ce qui le différencie d'un afrofuturisme nord-américain ou d'un futurisme africain continental.

N.C. & A.M. : *Vous avez été récemment l'invité, avec Laura Nsafou, d'une rencontre d'artistes au Centre Georges-Pompidou sur la question des « futurs désirables et contre-dystopies ». Comment entendez-vous ces notions, et pensez-vous qu'il faille aujourd'hui réhabiliter, voire radicaliser l'utopie, comme le propose Alice Carabédian¹⁰, pour ouvrir des alternatives à la dystopie qui non seulement domine la littérature science-fictionnelle, mais s'impose également de plus en plus dans notre quotidien ?*

M.R. : Exactement, c'est justement parce que la littérature de science-fiction est dominée par la dystopie que cette dernière s'impose dans notre quotidien. Proposer des contre-dystopies, c'est proposer des modèles de sociétés dans lesquels les personnages retrouvent leur agentivité, retrouvent par leurs actes un chemin vers la réalisation de leurs idéaux ; c'est proposer une voie de sortie de la dystopie. S'il on veut œuvrer en faveur d'un avenir désirable, la contre-dystopie – tout autant que l'utopie ou l'eutopie – se pose en moteur sociétal.

⁹ FOFANA (Makan), *La Banlieue du turfu : du chaos naît la création*. Paris : Tana, coll. Le temps des imaginaires, 2021, 190 p.

¹⁰ CARABÉDIAN (Alice), *Utopie radicale : par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*. Paris : Éditions du Seuil, 2022, 158 p.